

<b>Zeitschrift:</b>	Colloquium Helveticum : cahiers suisses de littérature générale et comparée = Schweizer Hefte für allgemeine und vergleichende Literaturwissenschaft = quaderni svizzeri di letteratura generale e comparata
<b>Herausgeber:</b>	Association suisse de littérature générale et comparée
<b>Band:</b>	- (2007)
<b>Heft:</b>	38: Literarische Landschaftsbilder = Images littéraires du paysage = Immagini letterarie del paesaggio = Images of literary landscapes
<b>Artikel:</b>	Exploration et colonialisme : les valeurs du paysage dans les récits des voyageurs français et anglais au Tibet
<b>Autor:</b>	Thévoz, Samuel
<b>DOI:</b>	<a href="https://doi.org/10.5169/seals-1006452">https://doi.org/10.5169/seals-1006452</a>

### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 12.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

Samuel Thévoz

## Exploration et colonialisme

### Les valeurs du paysage dans les récits des voyageurs français et anglais au Tibet

Resaisissons-nous, tels que nous sommes, dans un présent épais et, de plus, élastique, que nous pouvons dilater indéfiniment vers l'arrière en reculant de plus en plus loin l'écran qui nous masque à nous-mêmes; resaisissons le monde extérieur tel qu'il est, non seulement en surface, dans le moment actuel, mais en profondeur, avec le passé immédiat qui le presse et lui imprime son élan; habituons-nous, en un mot, à voir toutes choses *sub specie durationis*: aussitôt le raidisse détend, l'assoupi se réveille, le mort ressuscite dans notre perception galvanisée.

Henri Bergson, "L'intuition philosophique"<sup>1</sup>

#### 1. La notion de paysage dans les études sur le voyage au Tibet

Ace jour, un des seuls ouvrages à s'être intéressé au paysage dans les récits de voyage au Tibet est celui de Peter Bishop, publié en 1989: *The Myth of Shangri-La*.<sup>2</sup> Cette étude originale, richement documentée, tend à montrer comment au cours de l'histoire de l'exploration du Tibet s'est constitué un faisceau de représentations du paysage tibétain, passant par ce que l'auteur conçoit comme les stades du mythe, de l'utopie et du simulacre. Globalement,

<sup>1</sup> Henri Bergson, "L'intuition philosophique", repris dans *La pensée et le mouvant*, Paris, PUF, "Quadrige", 2003 [1938], p. 142. Il s'agit initialement d'une conférence prononcée au Congrès de Philosophie de Bologne, le 10 avril 1911.

<sup>2</sup> Peter Bishop, *The Myth of Shangri-La: Tibet, Travel Writing and the Western Creation of Sacred Landscape*, London, Athlone Press, 1989.

Bishop fait l'hypothèse que le paysage tibétain se réduirait à une projection occidentale.

Le critique de l'imaginaire postule que les textes écrits par les voyageurs au Tibet se situent “à l'intersection des fantasmes individuels et des contraintes sociales”; ces textes seraient le reflet de l'imaginaire de l'Europe,<sup>3</sup> reflet conçu, dans les termes de l'auteur, comme une “hallucination collective”.<sup>4</sup> Il faut souligner que ce postulat implique une sorte de *fermeture épistémologique*: l'expérience et les récits fournis par les voyageurs n'obéiraient qu'aux seuls règlements internes d'un imaginaire préexistant.<sup>5</sup> D'autre part, si Bishop fait état de différences d'attitude entre les nations exploratrices, il traite néanmoins dans son analyse les récits des voyageurs comme participant d'une même “communauté internationale”. Partant, Bishop subordonne toute l'histoire de l'exploration du Tibet à l'histoire coloniale britannique:

In a very real sense, then, any travel account that had been translated into English immediately became part of the general stock of experiences and aspirations upon which British travellers drew and which therefore became their own.<sup>6</sup>

On le voit, tout récit de voyage ou d'exploration exogène est assimilé ici à la tradition britannique du voyage au Tibet. Tout se passe comme si tout récit de voyage – même non britannique – serait réductible à l'idéologie colonialiste de l'Empire britannique. Par là, dans une optique post-coloniale, le critique subsume une diversité de contextes,

3 *Ibid.*, p. 7: “Travel texts are of particular value to such a study for they lie at the intersection of individual fantasy-making and social constraint. More regulated than, say, dreams, but one of the most personal documents, they are a unique record of a culture's imaginative life”.

4 *Ibid.*: “Time and again Tibet was endowed with all the qualities of a dream, a collective hallucination”.

5 On peut reconnaître ici une allusion à la thèse de l'incommensurabilité des “systèmes symboliques” développée par la philosophie du langage de Willard Van Orman Quine. Quoique dans une optique légèrement différente, je reprends l'expression plus générale “fermeture épistémologique” en me référant plus spécifiquement à la discussion que fait Lorenzo Bonoli de la notion d'“altérité radicale”. Voir Lorenzo Bonoli, *Lire les cultures. La connaissance de l'altérité culturelle à travers les textes*, “2.2. Approfondissement: la “fermeture épistémologique” (un parcours à travers Quine et Davidson)”, Paris, Kimé, 2008, pp. 70–87.

6 Peter Bishop, *op. cit.*, p. 6.

de pratiques et d'enjeux. En quelque sorte, pour Bishop, la ritournelle de Kipling “Oh, East is East, and West is West, and never the twain shall meet”<sup>7</sup> est une proposition vraie à deux niveaux: l’Occident est, d’une part, un ensemble cohérent, homogène, et celui-ci n’est, d’autre part, jamais confronté qu’à sa propre image, déconnecté du monde et de l’autre, l’ “Orient” ne pouvant que se retirer dans l’inconnaisable et disparaître derrière les *figures* que l’Occident s’est lui-même forgées.<sup>8</sup>

Le voyage au Tibet ne se comprendrait-il que comme une descente au royaume des ombres? Une lecture comparative entre récits britanniques et récits français ne permet pas de soutenir en tout point cette thèse d’un imaginaire colonial pan-européen comme phénomène uniforme et global.<sup>9</sup> Reprendre à nouveaux frais la question du

7 Rudyard Kipling, “The Ballad of East and West” [1889], *Rudyard Kipling’s Verse. Definitive Edition*, London, Hodder and Stoughton, 1977, pp. 234–238.

8 Peter Bishop, *op. cit.*, p. 189: “Every journey into Tibet, or around its perimeter, contained a kind of *nekia*, a descent into the Underworld, into a landscape of symbols and hidden meanings – a descent into the unconscious not only of the individual, but of the era itself.” Il semble donc que Bishop ne mette pas entièrement à profit la typologie d’Edward Relph qu’il a pourtant pris la peine d’exposer dans les pages qui précèdent cette citation. Relph propose d’évaluer le rapport d’un sujet au lieu en termes de catégories d’expérience. Il distingue ainsi sept catégories: “existential outsideness”, “objective outsideness”, “incidental outsideness”, “vicarious insideness”, “behavioural insideness”, “empathetic insideness”, “existential insideness” (Edward Relph, *Place and Placelessness*, London, Pion, 1976, pp. 48–49, cité dans Bishop, *op. cit.*, pp. 188–190). En fin d’analyse, Bishop ne retient dans son approche que la catégorie “existential outsideness” comme principe de méthode.

9 La bibliographie à ce sujet est abondante. Je me contente de citer deux références qui ont accompagné ma réflexion: Michael Haffernan, “The Science of Empire: The French Geographical Movement and the Forms of French Imperialism, 1870–1920”, *Geography and Empire*, éd. par Anne Godlewska and Neil Smith, Oxford, Blackwell, 1994, pp. 92–114, et Lorenzo Bonoli, “L’Europe et la connaissance de l’autre”, *Europes intempestives*, éd. par le Groupe de la Riponne, Paris, Van Dieren, 2006, pp. 177–196. Ce dernier aboutit notamment, à propos de l’anthropologie en tant que discipline scientifique, à une conclusion que je retourne en question à propos du paysage: “[S]i la possibilité de critiquer, relativiser et euphémiser notre conception nous est toujours donnée, la possibilité d’en sortir pour imaginer d’autres conceptions nous est par contre refusée, précisément parce qu’elle exigerait la capacité – que l’anthropologie occidentale a toujours recherchée sans jamais la trouver – de “se mettre dans la peau de l’autre”, de

paysage dans les récits de voyage au Tibet me semble éclairer ce problème à la fois théorique (qu'est-ce que le paysage?) et très concret (que racontent les voyageurs?), car, si elle intéresse directement la manière dont les voyageurs s'approprient l'espace, elle demande qu'en soient aperçus les enjeux singuliers. Dans cet ordre d'idées, outre le relevé de différences culturelles nationales dans la perception et la représentation du paysage tibétain, ma lecture voudrait se livrer à un réexamen de la valeur attribuée au paysage dans plusieurs de ces récits. Par là, j'aimerais dépasser le constat de ce que j'ai appelé précédemment une "fermeture épistémologique" dans la critique de l'imaginaire de Peter Bishop, en affirmant l'expérience du voyageur comme indissociable de la notion de paysage et l'importance de la prise en compte de l'expérience vécue pour une compréhension des représentations collectives sur le Tibet. À ce niveau, ma lecture sera comparative sur un autre plan, en cela que le paysage témoigne d'une confrontation entre le monde du voyageur (sa culture de départ) et le monde découvert (l'ailleurs).

Dans cette double perspective – l'hétérogénéité culturelle propre aux différents voyageurs, et celle qui résulte d'une confrontation avec un univers culturel et géographique nouveau –, la notion de paysage déborde l'acception picturale généralement admise en tant que vue, tableau ou spectacle, et apparaît comme un mode de relation à l'espace, variable, dont les implications sont d'ordre anthropologique:<sup>10</sup> il s'agira de voir à partir de configurations communes, des processus d'ouverture (ou de clôture) liés à des problématiques et des

"penser comme les autres pensent" en faisant abstraction de notre appartenance culturelle" (p. 194).

10 Des modèles récents du paysage en tant que "concept global" soutiennent ma réflexion. Voir Augustin Berque, *Le Sauvage et l'artifice. Les Japonais devant la nature*, Paris, Gallimard, 1986, et *Les Raisons du paysage, de la Chine aux environnements de synthèse*, Paris, Hazan, 1995. Le modèle proposé par Berque, distinguant polarités bio-physique, subjective et collective, a été discuté et affiné par Claude Reichler, *La Découverte des Alpes et la question du paysage*, Genève, Georg, 2002. Reichler propose le concept de "paysage total" sur la base du "fait social total" maussien. Plus récemment, un modèle organisé selon quatre pôles (subjectif / individuel; biotique / physique; culturel / imaginaire; intersubjectif / social) a été proposé dans Norman Backhaus, Claude Reichler, Matthias Stremlow, *Alpenlandschaften – von der Vorstellung zur Handlung. Synthesebericht NFP 48 Thematische Synthese zum Forschungsschwerpunkt I "Prozesse der Wahrnehmung"*, Zürich, vdf Hochschulverlag, 2007.

champs de questionnements différents, qui permettent de considérer le paysage tour à tour comme terrain d'enquête scientifique, comme figure de balisage territorial, comme structuration identitaire, ou encore comme modalité d'une rencontre interculturelle.

## 2. Description de paysage: modèles littéraires et connaissance scientifique

Le point commun aux récits que je me propose de lire ici est d'ordre historique: ils ont tous été publiés (ou réédités) après 1904. Année de l' "invasion" britannique du Tibet,<sup>11</sup> 1904 marque un moment-clé de l'histoire de l'exploration du Tibet que Peter Bishop place au cœur de sa chronologie de l'exploration du Tibet (les années 1875–1914 délimitent pour lui une période qu'il décrit dans les termes d'un âge d'or).<sup>12</sup> Dans un contexte politique et impérialiste aussi chargé, comment les voyageurs conçoivent-ils l'exploration, et dans quelle mesure leurs descriptions de paysage sont-elles tributaires de l'idéologie coloniale?

Dans un premier temps, il convient de s'interroger sur la pratique de l'exploration au tournant du siècle: témoigne-t-elle d'un partage à effectuer entre enjeux impérialistes et enjeux scientifiques? Un des enjeux explicites de l'exploration est l'acquisition de connaissances d'ordre géographique. L'acquisition de telles connaissances passe par l'expérience vécue *in situ* et l'observation attentive. Dans la géographie française, le paysage s'impose, au XIX<sup>e</sup> siècle et notamment sous la Troisième République, comme un moyen de connaissance scientifique. C'est en effet à cette période que, reprenant la question du "milieu", Paul Vidal de la Blache théorise la méthode descriptive de la géographie en termes de "paysage".<sup>13</sup>

<sup>11</sup> Pour une histoire des enjeux géopolitiques qui opposent l'Empire britannique, la Russie et la Chine en Haute-Asie et au Tibet (le "Grand Jeu" qui dessine la trame de fond du *Kim* de Kipling), voir Peter Hopkirk, *Trespassers on the Roof of the World*, London, John Murray, 1982.

<sup>12</sup> Voir le cinquième chapitre de l'ouvrage de Peter Bishop, *op. cit.*, "Outside Time and Space (1875–1914)", pp. 136–190.

<sup>13</sup> Voir de Paul Vidal de la Blache (1845–1918): *Le Tableau de la géographie de la France*, Paris, La Table ronde, 2000 [1903]; *Principes de géographie humaine*, publiés à titre posthume par Emmanuel de Martonne, Paris, Armand Colin, 1921; "De

Les voyageurs français au Tibet sont particulièrement sensibles à cette “nouvelle” géographie française. Un des plus illustres explorateurs du Tibet, Fernand Grenard, figure en bonne place. Choisi pour ses compétences d’orientaliste, d’ethnographe et de géographe, Grenard participe à la Mission scientifique Dutreuil de Rhins effectuée de 1890 à 1895 à travers le Tibet du Nord-Ouest jusqu’au Tibet oriental.

Comment un voyageur “scientifique” comme Grenard décrit-il l'espace qu'il parcourt? Quelle grille d'analyse le critique littéraire peut-il appliquer au texte pour rendre compte de telles descriptions? Je donne ci-dessous un extrait de son récit de voyage, publié en 1904:

Enfin, le soleil reparut et nous reprîmes notre marche au milieu de ces solitudes désolées et infinies, dont la tristesse ne saurait s'exprimer. Maintenant comme auparavant, chaque jour, on traversait de hautes vallées arides, on longeait des lacs bleus, on franchissait des cols couverts de neige, et, chaque soir, on voyait devant soi de blanches montagnes dresser leurs masses majestueuses et glacées, des vallées s'étendre, mornes et stériles, des lacs déployer leur azur immobile et s'évaporer mélancoliquement au soleil. Maintenant comme auparavant, toute la nature visible était ensevelie dans le silence, et sans le sifflement perpétuel du vent, on se serait cru transporté sur quelque vieux globe mort depuis des siècles, semblable au monde du poète:

Monde muet, marqué d'un signe de colère.

Le pays cependant avait dès le premier jour un peu changé d'aspect. Au lieu des vastes vallées largement découvertes à l'est et à l'ouest, nous apercevions à droite et à gauche des chaînons de montagnes souvent fort élevés dirigés du nord au sud entre lesquels nous passions comme par un long corridor parsemé de lacs et interrompu fréquemment par des montagnes transversales.<sup>14</sup>

Ouvrant ce morceau descriptif par un tableau général du paysage parcouru, le voyageur ressaisit son expérience paysagère par le biais de médiations littéraires dont on peut détailler la nature, permettant de

l'interprétation géographique des paysages”, *IX<sup>e</sup> Congrès international de géographie (Genève 1908)*, *Comptes rendus des travaux*, t. III, 1911, pp. 59–64. J'ai résumé l'évolution de la réflexion de l'École française de géographie autour du paysage et des notions connexes (milieu, genre de vie, point d'appui) dans “Figures d'espaces tibétaines: le voyage au Tibet et les sciences de l'homme à la Belle-Époque. De Gabriel Bonvalot à Jacques Bacot”, *Versants. Revue de lettres romanes*, 50, 2005, pp. 37–69.

<sup>14</sup> Fernand Grenard, *Le Tibet. Le pays et les habitants*, Paris, Armand Colin, 1904, pp. 49–51.

dégager la valeur esthétique de ces descriptions.<sup>15</sup> Dans ces lignes, l’écriture est particulièrement ouvragée: elle se réfère notamment à une évocation mélancolique, à l’ineffable romantique et à une rhétorique de l’inhumain, répertoire du *locus horridus* qui se condense dans la citation du poème “Les Hurleurs” de Leconte de Lisle. Pure rhétorique? Que l’explorateur cite un Parnassien ici peut surprendre, tant il semble que l’esthétique de l’art pour l’art se situe aux antipodes des enjeux scientifiques et positivistes de la géographie du tournant du siècle. On n’observe pourtant pas ici de phénomène de fermeture entre l’œuvre du poète et l’expérience du voyageur, mais plutôt un procédé de décalage. Le vers du poète a le statut de réemploi: c’est-à-dire que, loin de se limiter à reproduire des schèmes culturels qui laisseraient conclure à un univers imaginaire clos sur lui-même, l’explorateur se réapproprie le poème “Les Hurleurs” pour saisir selon une appréciation esthétique son expérience du monde et de l’ensemble géographique qu’il parcourt et instaure par là-même une relation inédite; il semble donc que loin d’agir comme une projection ou une hallucination, c’est d’une friction entre le poème et le monde que l’image tire son sens:

Monde muet, marqué d’un signe de colère,  
 Débris d’un globe mort au hasard dispersé,  
 Elle laissait tomber de son orbe glacé  
 Un reflet sépulcral sur l’océan polaire.<sup>16</sup>

Ce poème, que Flaubert appelait “Les Chiens au clair de lune”, est glosé en ces termes par le critique Edgard Pich: “incendies, noyades,

<sup>15</sup> On s’en apercevra au cours de l’analyse, le terme “esthétique” tel que je l’emploie recouvrira plusieurs dimensions de la description de paysage: du côté de l’expérience vécue et du sujet, il renvoie à une “jouissance”, à un sentiment du “beau” (c’est la question des schèmes de la perception); du côté culturel, il renvoie à des codes artistiques convenus (ce sont les “catégories” esthétiques: pittoresque, beau, sublime ...); enfin, du côté de l’écriture, à une attention particulière à l’expression (élaboration poétique, représentation). Cette polyvalence du terme me semble s’intégrer dans la perspective d’une histoire des perceptions et des représentations du XIX<sup>e</sup> siècle finissant.

<sup>16</sup> Charles Marie René Leconte de Lisle, “Les Hurleurs”, *Poèmes barbares*, Paris, Le-merre, 1925. Le poème, d’abord publié dans *La Revue des deux Mondes* le 15 février 1855, se trouvait dans la première édition des *Poésies barbares*, Paris, Poulet-Malassis, 1862.

gémissements, lune livide, glaciale, sépulcrale, “odeurs insalubres”, ossements, lamentation et hurlements de chiens, tremblements fébriles et frissons, claquements de dents épouvantés”...<sup>17</sup> À première vue, le monde du poème n’adhère que par le ton à l’expérience du voyageur. Ce dernier élabore sa description à partir d’éléments thématiques librement paraphrasés (monde désert et inhumain) et en l’insérant, reprend à son compte la force incantatoire et le souffle austère du dodécasyllabe.

Induisant une rupture dans le récit, l’évocation poétique et la citation revêtent un intérêt particulier pour les valeurs fondamentales du récit de voyage. Claude Reichler a dégagé trois fonctions du récit de voyage que l’on retrouve ici actualisées par la description de paysage.<sup>18</sup> Les trois dimensions se retrouvent condensées dans ce passage, et occupent chacune une position spécifique. Tout d’abord, une valeur testimoniale: le paysage est ici rapporté à la narration d’un sujet qui parcourt l’espace et découvre des contrées nouvelles. Dans la perspective du récit scientifique, ce “j’étais là, telle chose m’advint”, pour reprendre la célèbre formule de La Fontaine, on évoquera encore les fonctions d’indexation du récit de voyage, la notation d’éléments objectifs, l’attention au réel.

En deuxième lieu, la valeur esthétique de la description: ici l’appel explicite à une modalité poétique de description de l’espace répond à une expérience esthétique, certes paradoxale, vu qu’elle prend sens en creux. “Monde muet” exprimé par le poète: le décalage entre le “Tibet” vu par Grenard et le monde du poème prend sens dans l’acte de la citation, il s’agit de faire parler par l’incantation le monde qui se refuse à l’homme. Ainsi, la description de l’espace s’opère par la négative: le voyageur s’approprie l’espace en relevant combien il est désolé et inhabitable.

Enfin, troisièmement, la valeur épistémique – dimension tournée vers une connaissance – occupe à mon sens une position particulière dans le morceau cité. L’utilisation même du vers de Leconte de Lisle

17 Edgard Pich, *Leconte de Lisle et sa création poétique. Poèmes antiques et Poèmes barbares. 1852–1874*, Paris, Chirat, 1975, p. 180 et 213. “Les Hurleurs” est, selon la classification du critique, représentatif du thème de l’ “angoisse inconnue” qui traverse le “cycle Jobbé-Duval” où il fait figurer le poème.

18 Claude Reichler, “Pourquoi les pigeons voyagent. Remarques sur les fonctions du récit de voyage”, *Versants. Revue de lettres romanes*, 50, 2005, pp. 11–36.

articule les enjeux épistémiques de la description: elle marque une transition dans l'organisation des unités géographiques (“Le pays cependant avait dès le premier jour un peu changé d'aspect ...”). Ainsi, contre toute attente, le poème autorise le voyageur d'une part à ressaisir son expérience en termes poétiques (valeur plus spécifiquement cognitive) et d'autre part à concevoir l'espace parcouru en termes d'unité (valeur proprement épistémique). À cet égard, le monde de l'imaginaire fait partie non seulement du bagage culturel du voyageur mais opère également comme moyen de connaissance, sur un mode distinct de la description positive (plus factuelle et analytique) de l'espace. On pourrait dire ici que l'appel à la littérature confère un sens à l'expérience de l'espace perçu comme inhumain, permet d’“habiter” l'inhabitabile, de vivre l'invivable. Cette ambivalence est nootore à une époque dite “positiviste”.

Au cœur du processus de description se situe un enjeu épistémologique spécifique, pour lequel il est significatif que la description “scientifique” ne soit pas grevée d'une description plus “littéraire”. Aux dimensions objectives du paysage sont conjointes ses dimensions anthropiques. Voici la suite du passage:

Cette région, que nous avons franchie du 21 octobre au 3 novembre, est remarquable par la complication de son orographie, dont ce n'est pas le lieu ici de parler, par la couleur brique, jaune ou rouge, du terrain, par une altitude générale beaucoup moindre que celle de la région qui s'étend entre le versant septentrional de l'Arka tâgh et le versant méridional de la chaîne passée par nous le 14 et le 15 octobre. Désormais les cols ne sont pas plus élevés que les vallées ne l'étaient auparavant. Le plus haut, qui est situé précisément à l'extrême sud de la région, ne dépasse pas 5100 mètres. Dès le 22, nous campâmes au-dessous de 4800, et, chose curieuse, les grands pics, qui dominent tout le pays de leurs 6200 mètres, nous livrèrent passage (27 octobre) par un seuil large et commode, n'atteignant pas l'altitude du Mont-Blanc.<sup>19</sup>

Dans l'ensemble de ce passage, le géographe cherche à comprendre l'espace et cette compréhension passe par l'observation des “aspects” de la surface terrestre (la “nature visible”); elle passe par la description détaillée et comparative des formes et des couleurs de la roche, la notation des altitudes, des orientations, et des modifications de la configuration géologique générale, éléments tous scrupuleusement

<sup>19</sup> Fernand Grenard, *op. cit.*, pp. 49–51.

consignés dans cette deuxième partie du passage cité. Le texte indique toutefois que la description est ici tronquée par certaines notations (“ce n'est pas le lieu ici ...”): le texte de 1904 est la reprise, condensée, destinée à un plus large public, du *Rapport scientifique* du voyage, publié in extenso entre 1897 et 1899.<sup>20</sup> Ce *Rapport* est notamment constitué d'annexes sur la géologie des régions traversées, où le géographe synthétise ses observations, observations faites en vue de discuter des premières théories sur la tectonique qui voient le jour à la fin du siècle. Dans la partie “récit de voyage”, la description de la “nature visible” vise à définir des “unités géographiques” et à ordonner les mouvements orogéniques: les forts changements d'aspect notés ici, d'abord en termes esthétiques, puis en termes “objectifs”, signalent des socles tectoniques différents, repérables par leur nature géologique témoignant de périodes de formation spécifiques.

Se dessine ainsi dans ces réélaborations successives, décelables au sein du texte viatique lui-même et à travers les différentes publications liées au voyage, un procès des connaissances géographiques;<sup>21</sup> la description de paysage donne ici à lire plusieurs dimensions de la constitution de ce “savoir”: dimension cognitive (ce que le voyageur perçoit et connaît du paysage), dimension esthétique (les procédés d'écriture et de configuration des affects de l'expérience) et épistémiique (l'apport de connaissances nouvelles et leur ancrage dans une expérience du monde). Par ces sutures, le récit de voyage apparaît en quelque sorte comme une connaissance “se faisant”, avec son lot d’“objectivations secondes”, pour reprendre librement les expressions chères à Bergson.

<sup>20</sup> Jules-Léon Dutreuil de Rhins, *Mission scientifique Dutreuil de Rhins en Haute Asie, 1890–95*, 4 vol., Paris, Leroux, 1897–99.

<sup>21</sup> Voir aussi vingt-cinq ans plus tard le volume “La Haute Asie” rédigé par Grenard dans *La Géographie Universelle*, sous la direction de Paul Vidal de la Blache et Lucien Gallois, t. VIII, Paris, Armand Colin, 1929, pp. 235–379. Y sont discutées de front les théories géologiques qui font l'objet des débats scientifiques du début du XX<sup>e</sup> siècle, notamment la proto-théorie de la tectonique des plaques proposée par Eduard Suess.

### 3. Formes d'appropriation paysagère: l'imaginaire de l'exploration en contexte impérialiste

Si nous avons pu observer dans ce passage de Grenard quelques traits fondamentaux du paysage, dans la mesure où s'y croisent, dans le récit d'une expérience vécue, des dimensions esthétiques et épistémiques, il nous faut maintenant observer d'autres modes de description de l'espace par les voyageurs. Nous avons vu comment Grenard s'approprie le paysage tibétain; à tout le moins, cette appropriation est d'ordre métaphorique et ne vise pas une prise de possession littérale de l'espace. C'est que la description revêt ici une valeur heuristique et cherche non seulement à s'ajuster à l'expérience mais exhibe ses procédures d'ajustement. Il n'en est toutefois pas toujours ainsi. En effet, les descriptions des voyageurs britanniques, tout en présentant des procédures comparables, témoignent d'un autre regard, d'un autre rapport à l'espace, d'un autre usage de la métaphore. C'est précisément cette différence de rapport qu'a sous-estimée Peter Bishop dans son étude: il convient de tenir compte d'une différence de rapport à l'espace (dimension géographique) et d'une différence de rapport à un "patrimoine" (dimension culturelle).

Je prendrai comme premier exemple significatif l'ouvrage de Charles Sherring, *Western Tibet and the British Borderland, the sacred country of Hindus and Buddhists*, paru en 1906. L'ouvrage unit récit de voyage et présentation d'ensemble du Tibet occidental, la région du Tibet qui borde l'Inde britannique ("British Borderland"). Cet ouvrage s'est imposé comme un ouvrage de référence international au début du siècle – il a été notamment une source d'information pour Victor Segalen. Lisons les premières lignes de l'introduction:

A glance at the map will show that British territory only touches Tibet in three places, viz., at Spiti in the Kangra District of the Punjab, secondly, at British Garhwal and Almora, these two districts forming part of the Kumaon Division of the United Provinces of Agra and Oudh, and, thirdly, at Assam, where the Brahmaputra enters the Indian Peninsula; whereas throughout the entire length of the rest of the border there are either protected Native States, such as Cashmere, Bashahr, Tehri Garhwal, and Sikkim, or independent States like Nepal and Bhotan. The Assam border is at present of little use to us owing to the wildness of the country and the savage character of the people, whereas Western Tibet, with which British territory comes into actual physical contact, is of enormous importance, while it may be safely said that it is difficult to find in any other portion of the earth a more interesting country than Western Tibet and the British

Borderland which adjoins it. Geographically, this portion of Tibet is the nearest to Russian territory, and, although separated from Russian Turkistan by chains of the most forbidding mountain ranges, still the fact of its position gives it great political importance. But, above all else, it is interesting for its place in religious thought, for it is in this part of Tibet that we find Mount Kailas, the Heaven of Buddhists and Hindus, answering to the Olympus of Homer.<sup>22</sup>

Comme en témoigne ce passage particulièrement dense, les catégories esthétiques des voyageurs anglais à cette période déclinent comme chez Grenard le motif de la désolation, sur le mode du “wilderness”: “wildness of the country” dans ces lignes; au moment de conclure son récit de voyage, le “wilderness” devient un thème particulièrement développé:

As we returned to the beautiful woods of India and saw pretty hamlets nestling in fertile valleys, and looked again upon a country full of houses and a visible population of men, women and children tending their fields or herding their flocks, we could not but compare this homely sight with what we had just left behind on the other side of the great barrier of the Himalayas, where desolation is written boldly over a treeless landscape, where, with few exceptions, cultivation is unknown, and a nomad population living in tents is so scattered over the barren wilderness that the traveller can travel for days and see no human being, while the absence of houses makes desolation more desolate; and we felt that, however pleasant our trip, the return home was good.<sup>23</sup>

Le voyageur insiste alors: “[the] desolation is written boldly over a treeless landscape”, le paysage n'est que “barren wilderness”, marqué par l'absence d'habitations, de cultures, d'êtres humains, “[absence that] makes desolation more desolate”.

Outre cette modalité de la description, on observe dans ces deux extraits que le voyageur anglais est particulièrement préoccupé par la question de la délimitation du Tibet. Mais contrairement à Grenard pour qui la question est d'ordre géologique (géomorphologique et orogénique), le voyageur anglais thématise prioritairement les notions de frontière et de territoire. Le premier extrait martèle ces deux critères qui régissent l'organisation de l'espace: “British Borderland”, “British territory”, “Kangra District”, “British Garhwal”, etc. Dans sa

<sup>22</sup> Charles Sherring, *Western Tibet and the British Borderland, the sacred country of Hindus and Buddhists*, London, Edward Arnold, 1906, p. 1.

<sup>23</sup> *Ibid.*, pp. 366–367.

préface, l'auteur déclare se tenir à l'écart de tout propos politique: les premières lignes de son récit semblent toutefois contredire ce propos.<sup>24</sup>

Dans le récit de Grenard, le passage en territoire tibétain fait passer la notion de frontière au second plan, et la reconnaissance *in situ* interdit en fin de compte d'établir toute ligne démarcatrice. Au contraire ici, la cartographie des zones-frontières est la tâche première du descripteur: le Tibet est décrit par ses abords extérieurs et non par ses constituants internes. Il faut mentionner en parallèle que les Anglais se sont surtout distingués par l'exploration des contours, des zones périphériques du Tibet, alors que les Français<sup>25</sup> se sont livrés à plusieurs traversées de ces terres inconnues.

Une dernière caractéristique de ce mode de description est l'attention particulière portée au sacré, qui dénote, par le truchement d'une correspondance empruntée à la culture propre du voyageur, d'une *appropriation paradoxale* à l'heure où le paysage participe fortement de la constitution des identités nationales.<sup>26</sup> Sherring prête attention à la topographie locale et aux pratiques religieuses qui s'y rapportent, mais ces observations sont immédiatement figées dans un cadre exégétique qui est celui de la mythologie classique (plus loin ce sera la Bible). En l'occurrence, ce cadre permet au voyageur de construire une opposition entre monde profane et monde sacré, et par là de vider métaphoriquement le Tibet de ses habitants, de chasser les Tibétains du "Paradis". En effet, ce "Heaven of Hindus and Buddhists" appartient avant tout, sinon au spectateur occidental, à une topographie sacrée configurée par ce dernier, plutôt qu'à ses habitants

24 *Ibid.*, "Preface", p. vi: "The object of this book is entirely non-political, and most carefully have all matters controversial been omitted, as is befitting a Government servant whose appointment and duties preclude him from entering upon such subjects."

25 Parmi d'autres, bien entendu: les noms les plus connus sont le suédois Sven Hedin et le russe Nikolaï Prjevalski. Voir Aymon Baud, Philippe Forêt, Svetlana Gorshenina, *La Haute Asie telle qu'ils l'ont vue. Explorateurs et scientifiques de 1820 à 1940*, Genève, Olizane, 2003, et sur les explorations de Hedin: Philippe Forêt, *La véritable histoire d'une montagne plus grande que l'Himalaya. Les résultats scientifiques inattendus d'un voyage au Tibet (1906–1908) et la querelle du Transhimalaya*, Paris, Bréal, 2004.

26 Voir François Walter, *Les figures paysagères de la nation. Territoire et paysage en Europe (16<sup>e</sup>–20<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Editions de l'EHESS, 2004.

proprement dits, les “Tibétains” si rares et disséminés ... Le voyageur nous ramène à un *topos* de la description du Tibet: l’absence d’hommes se conjugue à la nature désolée du paysage. Comme Grennard, le voyageur britannique décrit la désolation du paysage tibétain, mais il en fait, dès l’introduction de son ouvrage, une caractéristique essentielle du pays dans son entier.

L’approche territoriale du paysage chez Charles Sherring, en se doublant d’une dimension que l’on pourrait résumer par les termes de *dichotomie sacralisante*, permet en quelque sorte de légitimer la présence de l’Empire britannique sur les contreforts himalayens et de rejeter dans un au-delà géographique et territorial le Tibet encerclé par les empires britannique, russe et chinois. Cette structuration duelle de l’espace en termes de “home”<sup>27</sup> et de “behind on the other side” est explicite dans les lignes qui concluent l’ouvrage, et confèrent à l’exploration une connotation d’excursion, balisée par un départ et un retour à un foyer (“home” prend ici une valeur identitaire très forte, à laquelle le voyageur se raccroche), plutôt que d’une traversée de terres inconnues, qui se délierait, peu ou prou, à la longue, de ses points d’attache.

Il serait aisé de montrer que la problématique relevée chez Sherring marque durablement la plupart des récits de voyageurs britanniques au Tibet. Dans le récit de Francis Kingdon Ward, par exemple, l’appropriation territoriale opère comme un principe de la description – notamment, l’espace est décrit comme un édénique “English garden”<sup>28</sup> De surcroît, la description paysagère donne lieu à une rêverie (“as I mused”),<sup>29</sup> qui reflète tout l’esprit de conquête propre à l’Empire (“the dead heroes of the mountains”):

27 “Home” bien entendu, désigne ici Calcutta, centre du “British borderland”.

28 Francis Kingdon Ward, *The Mystery Rivers of Tibet* (1913), London, Seeley, 1923, p. 83: “The forest below the temple was as open as an English park, so far apart did the trees grow on the steep slope, and here, scattered amongst the dead leaves, grew a beautiful little Vaccinium, and a ground orchid (*Spiranthes*) with a rosette of variegated leaves.” Précisons que, contrairement aux voyageurs susmentionnés, Ward conduit ses explorations dans les régions du Tibet oriental, celles qu’a parcourues quelque deux années auparavant Jacques Bacot. En termes de représentations, on observe pourtant peu de différences avec les récits britanniques précédents.

29 Cette modalité de la description de paysage occupe une place prépondérante dans les récits de voyage au Tibet depuis Francis Younghusband; voir son *India*

I had no particular ambition to set foot on any of these virgin peaks myself; yet I sometimes wondered, as I gazed on them in the pink glow of sunset, when the lightning rippled across the sky far down the valley, and the setting planets glowed big, whether their future conqueror would ever think of me, follow my routes, and find my camping grounds. Sitting thus, outside my tent under the brilliant stars, I watched the moon rise over the Pai-ma-shan, till, from high in the heavens, it shed a ghastly radiance on the tortured glacier below; and as I mused, the dead heroes of the mountains seemed to wander out of the night into the glow of the firelight, and pass silently before me—Mummery, hero of a hundred climbs, Whymper, whose name is imperishably associated with the disastrous triumph on the Matterhorn, and many others, men whose iron nerve had never deserted them in the supreme moment; they were, I thought, kindred spirits in this madness of the mountains; but looking up from the flickering fir-logs I found myself alone... an ice pillar crashed to ruin, with a tremendous roar, and the dog star rose under Orion, scintillating like a diamond.

I may draw attention to the interesting fact that on the three parallel ranges hitherto denoted as the Yangtze-Mekong, Mekong-Salween and Salween-Irrawaddy divides, the highest peaks occur on transverse lines, a tendency pointed out by Colonel Sir Sydney Burrard in connection with the Himalayan and Trans-Himalayan ranges. Thus, the Pai-ma-shan group on the Yangtze-Mekong divide stands opposite the Ka-Kar-po group on the Mekong-Salween divide, and the latter nearly opposite Gompa-la on the Salween-Irrawaddy divide.<sup>30</sup>

Quoique Ward dise ne pas participer de l'esprit de conquête des sommets, il procède à une apologie des grands ascensionnistes britanniques dans les Alpes et dans l'Himalaya (cette évocation s'insère dans une série de recommandations destinées aux futurs ascensionnistes dans la région). Stylistiquement, ce paragraphe se distingue des descriptions "factuelles" dont est constituée la majeure partie du récit. Le second paragraphe de la citation en témoigne: le voyageur décrit sèchement la disposition des rivières et des montagnes, ailleurs la flore et la faune. Prenant une importance outrancière, la taxinomie et les données géographiques vont jusqu'à rendre le récit illisible à quel-

*and Tibet, 1903–1904*, London, John Murray, 1910, ch. XX, pp. 326–327. Laurie Hovell McMillin a fait une analyse très détaillée de ce récit à l'origine du mythe d'une "épiphanie tibétaine". Cf. Laurie Hovell McMillin, "Enlightenment Travels. The Making of Epiphany in Tibet", *Writs of Passage: Reading Travel Writing*, éd. par James Duncan and Derek Gregory, London-New York, Routledge, 1999, pp. 49–69, et *English in Tibet, Tibet in English: Self-Presentation in Tibet and the Diaspora*, New York, Palgrave, 2001, chapitre 6: "Kipling's *Kim*, Lamas, and Epiphanies" et chapitre 7: "Younghusband: Arrivals and Departures", pp. 197–222.

<sup>30</sup> Francis Kingdon Ward, *op. cit.*, p. 79.

qu'un qui ne chercherait pas à élaborer une carte de la région décrite. En termes thématiques, l'exubérance lexicale invite à évoquer un imaginaire édénique et adamien. Dans ce paragraphe, cherchant à ordonner les chaînes de montagne, on perçoit le débat autour du Transhimalaya et sur la structure des systèmes montagneux.<sup>31</sup> Notons que la description est globalement peu géologique, et renonce à livrer des interprétations sur la base des observations de terrain. Cette remarque est importante car elle démontre l'intérêt également épistémique des récits britanniques; elle témoigne en outre des conflits scientifiques qui ont pu prendre des contours nationalistes.

#### 4. Quand le paysage ne va pas de soi: ouvertures épistémologiques et transformation des représentations

Dans les trois récits présentés jusqu'ici, les voyageurs au Tibet actualisent différentes valeurs associées au paysage, liées principalement à une connaissance scientifique et à une appropriation symbolique. Pour apercevoir une nouvelle extension du paysage dans l'histoire du voyage au Tibet, et revenir à la question initialement posée ici – le paysage ne renvoie-t-il qu'au monde du même? –, il convient, pour terminer, de se pencher sur les récits de Jacques Bacot, qui a voyagé dans le Tibet sud-oriental de 1906 à 1908 et de 1909 à 1910, accompagné seulement de Tibétains.<sup>32</sup>

Le passage des cols intéresse toujours par l'imprévu du spectacle qui vous attend de l'autre côté. Ici la passe est allongée et grandiose. C'est une immense prairie qui bascule doucement vers un gouffre lointain. De chaque côté, sur les flancs, une forêt basse vient en longues coulées noires s'étaler sur l'herbe vert pâle. Un vent froid là-dessus passe éternellement. Tout au bout, dans un lointain extrême, un fouillis éclatant de nuages, de montagnes et de neige.

Derrière moi une horde de Tibétains sauvages et magnifiques. De leurs lourds vêtements rabattus sur les hanches, jaillissent leurs grands torses de bronze qu'ont patiné la pluie, le vent et le soleil. Eux aussi regardent, mais pensent à au-

31 Le débat qui agite la communauté scientifique et oppose la *Royal Geographical Society* à Sven Hedin a été mis au jour par Philippe Forêt, *op. cit.*

32 J'ai exposé l'approche du paysage de Bacot dans "Paysage et nomadismes dans *Le Tibet révolté*", *A contrario. Revue de sciences sociales et humaines*, vol. 5, 2007, pp. 8–23. Les analyses des passages cités ici se limitent à la présente problématique.

tre chose; que leur importe la beauté de ce qu'ils voient tous les jours? peut-être ne l'ont-ils jamais remarquée.

J'éprouve alors avec intensité ce plaisir enfantin et rare qui est le faible et la force des voyageurs: être le premier homme à jouir de cette splendeur comme si elle m'attendait là depuis la création du monde.<sup>33</sup>

Dans ce passage du premier récit du voyageur, nous avons affaire à une description du paysage de type pictural. On peut en détailler la construction, les éléments, les motifs constituants et leur mise en perspective: la prairie en avant-plan,<sup>34</sup> les montagnes en arrière-plan. La description reprend par ailleurs bon nombre de clichés. Elle fait appel d'abord à des "catégories" esthétiques: le grand ("grandiose"), le sublime ("extrême"). Ces catégories sont d'autre part doublées de certains stéréotypes primitivistes ("horde sauvage" ...).<sup>35</sup> Mais, au-delà de ces éléments convenus, on voit se former un rapport au paysage absent des descriptions antérieures. Il y a ici une mise en rapport explicite du paysage avec le regard, or ce regard se dédouble ... Il y a d'une part le regard de celui qui *voit* le paysage – cela fait partie de la culture du voyageur d'appréhender l'espace en termes paysagers –, et il y a d'autre part le regard des Tibétains qui de toute évidence regardent dans la même direction. À quoi pensent-ils? Que voient-ils s'ils ne voient pas le paysage?

Au fond, il y a une question sous-jacente à cette digression consécutive à la description du paysage proprement dite: que veut dire le paysage? La forme interrogative et l'ambiguïté assertive structurent ce

<sup>33</sup> Jacques Bacot, *Dans les Marches tibétaines. Autour du Dokerla (novembre 1906 – janvier 1908)*, Paris, Plon, 1909, pp. 82–84.

<sup>34</sup> La "prairie" rappelle sans doute le "garden" anglais et la "prairie" américaine. Nul doute qu'il faille évoquer ici plus Chateaubriand que John Muir. Néanmoins, ce motif s'imbrique d'abord chez Bacot, comme je cherche à le montrer, dans une lecture interculturelle du paysage: la "plaine herbeuse", comme il l'appelle dans *Le Tibet révolté*, constitue une des écozones les plus importantes des milieux tibétains qu'il traverse. Pour une lecture du motif de la "prairie", voir Simon Schama, *Landscape and Memory*, "Part One: Wood", London, Harper Collins Publishers, 1995.

<sup>35</sup> Contentons-nous ici de cette énumération. Mais au-delà du repérage des "thèmes" et des "motifs", il est indispensable de souligner le mouvement de la description, qui témoigne des processus de la perception et de la connaissance: il y a ici un jeu entre le temps de la perception et le temps de la description qui fait appel à des modèles littéraires repérables.

moment réflexif (formules oxymoriques et ambiguës: “plaisir enfantin et rare”, “le faible et la force des voyageurs”). Chez Bacot, les éléments de l’imaginaire de l’exploration sont employés mais comme “cité”, car ils ne vont plus de soi.

Le voyageur pousse plus loin sa réflexion quant à cette différence de regard. Lisons un passage tiré de son second récit, *Le Tibet révolté*:

Nous arrivons le 2 février au Fleuve Bleu, nous suivons sa courbe vers le Nord et, le 7, nous entrons dans des gorges inexplorées. [...]

Un matin, nous voyons au sommet des pics s’élèver des colonnes de fumée blanche. Ce ne peut être, dans l’air glacial, que l’évaporation de la neige sous les premiers rayons du soleil. Mais les Tibétains sont émus: c’est du feu qui brûle sur ces pointes inaccessibles; les génies de la montagne offrent un sacrifice au ciel. A ces hommes, tout est poème: ils vivent une vie de conte indien et leur gaîté est le rire qu’ont les enfants dans les rêves.<sup>36</sup>

Ce moment paysager, en quelque sorte comparable au passage précédent, marque un approfondissement de la série de questions ouverte et témoigne toujours d’une certaine logique de l’exploration. Mais celle-ci prend ici un tour nouveau. La description du paysage proprement dite a pour ainsi dire fondu au soleil, elle se réduit à des éléments en phase de transformation et non à une description d’objets stables. Là encore, la description mène à une réflexion sur le rapport entre le paysage et le regardeur. Le paysage n’est plus pictural, il est tout entier pris dans une exhibition de processus interprétatifs, absorbé dans un raisonnement de type logique: de quoi le feu sur la montagne est-il l’indice? Deux types d’interprétations du phénomène sont évoqués par Bacot. Le premier est propre à la logique de l’explorateur et se réfère à une conception météorologique du paysage.<sup>37</sup> La seconde est propre à un autre type de rapport au monde, que Bacot a appris au cours de son voyage à partager avec ses compagnons tibétains, et qui sera pour lui un champ d’investigation nouveau auquel il ouvrira la tibétologie alors naissante: c’est la question de la représentation de l’espace tibétain par les Tibétains eux-

<sup>36</sup> Jacques Bacot, *Le Tibet révolté. Vers Népémakö, Terre promise des Tibétains*, Paris, Hachette, 1912, pp. 306–307.

<sup>37</sup> Un hapax significatif chez Bacot. Son regard se porte d’habitude sur le sol et l’habitat tibétains. Mais ici, la “météo-sensibilité” est signalée comme paradigme déclassé.

mêmes.<sup>38</sup> Le paysage apparaît dès lors comme une sorte de “terrain d’enquête” anthropologique, de lieu complexe (un “lieu sans lieux” dit Maldiney)<sup>39</sup> où se délitent et se modifient les représentations du voyageur confronté à d’autres rapports à l’espace.

## 5. L’exploration du Tibet et les valeurs du paysage: représentation ou relation?

L’analyse du paysage dans les passages cités ici appelle une pluralité d’enjeux qui ne permettent ni d’évoquer une communauté de voyageurs européens soudée et unifiée, ni de soutenir la thèse de la fermeture épistémologique. Mon propos n’a pas été ici d’affirmer que le regard des voyageurs anglais serait imprégné d’idéologie alors que celui de voyageurs français serait tributaire d’un idéal scientifique purement désintéressé. J’ai néanmoins suggéré que l’analyse des descriptions de paysage, dans le cas des voyageurs au Tibet au tournant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, impose de prendre par-devers la question du colonialisme telle que l’ont posée les *cultural* et les *postcolonial studies*.

38 Ce “champ de questionnement” a fait l’objet d’études récentes: Anne-Marie Large Blondeau, “Les pèlerinages tibétains”, *Sources Orientales*, vol. III: *Les Pèlerinages*, Paris, Seuil, 1960, pp. 199–246; Rolf Stein, *La Civilisation tibétaine*, Paris, Dunod, 1962 et *Le Monde en petit*, Paris, Flammarion, 1987; Anne Chayet, “Pays réel et pays sacré, réflexions sur les toponymes tibétains”, *Les Habitants du Toit du Monde, études offertes à A. W. Macdonald*, Nanterre, Société d’ethnologie, 1997, pp. 35–50; Katia Buffetrille, *Pèlerins, lamas et visionnaires: sources orales et écrites*, Wien, WSTB 46, 2000 et “Manger la montagne. Cultes par monts et par vaux en pays tibétain”, *Himalaya-Tibet: le choc des continents*, éd. par Jean-Philippe Avouac et Patrick de Wever, Paris, CNRS, 2002, pp. 163–169; Fernand Meyer, “Les montagnes dans la lecture tibétaine du paysage”, *Himalaya-Tibet: le choc des continents*, op. cit., pp. 157–162. Globalement, ce questionnaire interroge les représentations symboliques de l’espace propre aux Tibétains, notamment les *sbas yul*, “terres cachées”, et la tradition des *gter ma*, “trésors cachés”: toutes des notions que Bacot prend la peine d’expliquer dans son récit de voyage, avec les moyens qui sont les siens à ce moment. Ainsi le récit de voyage témoigne-t-il d’un instant – fondateur – tant dans la vie du voyageur que dans l’histoire des représentations et dans l’histoire des sciences.

39 Henri Maldiney, *Regard Parole Espace*, Lausanne, L’Age d’homme, 1973, p. 143.

Comme l'a soutenu dernièrement l'historienne Isabelle Surun,<sup>40</sup> le colonialisme doit être replacé dans un contexte restreint et circonspect. L'exploration du Tibet, qui s'est opérée pour ainsi dire uniquement en contexte de montée des nationalismes et des colonialismes, exhibe des enjeux variables en termes d'impérialisme, sur des questions précises et aiguës que sont l'espace et le territoire, auxquelles j'ai relié la notion de paysage, dans la multiplicité non seulement de ses acceptations et de ses théorisations, mais également de ses usages. Ce que les analyses "discursives" postcoloniales ont pris comme un tout monolithique aux effets globaux, s'avère, dans les pratiques comme dans les représentations elles-mêmes, témoigner d'un processus dont il me semble nécessaire de restituer l'évolution et la fine contexture historique, ainsi que la dimension phénoménologique.

Les analyses réunies ici permettent de conclure, à rebours du postulat de Peter Bishop, à des situations très hétérogènes, difficilement assimilables si l'on ne se contente pas des éléments qui permettent d'établir leur contiguïté (historique et géographique), et de faire état de configurations et de réseaux moins de continuité et de globalité que d'accidents et de contextes locaux. Dans les descriptions du paysage, les rapports entre exploration et colonialisme ne sont pas d'avance déterminés, mais peuvent être de l'ordre de la "concomitance" ou de la "résistance", pour reprendre les termes d'Isabelle Surun.

Outre cette remise en question théorique que le paysage dans sa diversité d'actualisations permet de formuler, on a pu observer une différence entre récits français et britanniques. Cette différence tient certes aux enjeux politiques déterminant la présence des Anglais aux frontières occidentales et méridionales du Tibet, enjeux étrangers aux voyageurs français. Cette différence rejaillit sur l'histoire globale des représentations du Tibet. Que les récits des voyageurs anglais soient lus par les Français et que les récits des Français soient lus par les Anglais ne fait aucun doute: mais cette circulation rend manifestes des divergences dues à des "cultures de l'exploration" différentes, pour lesquelles d'une part l'exploration n'est pas *de facto* un "instrument *a priori* de la domination coloniale",<sup>41</sup> et dans lesquelles se

<sup>40</sup> Isabelle Surun, "L'exploration de l'Afrique au XIX<sup>e</sup> siècle: une histoire pré coloniale au regard des *postcolonial studies*", *Revue d'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle*, 32, 2006, pp. 21–39.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 38.

remarquent d'autre part des écarts entre l'expérience rapportée par le voyageur et les multiples appropriations qui s'opèrent par la suite: le degré d'implication politique des "acteurs" du voyage au Tibet est fort variable, et l'appropriation des récits d'exploration en contexte colonial est largement déconnectée de l'expérience du voyageur lui-même.

Ce dernier a pu, ou non, entonner le refrain de la célèbre ballade de Kipling évoquée en introduction, dont je rappelle ici les deux vers finaux:

But there is neither East nor West, Border, nor Breed, nor Birth,  
When two strong men stand face to face, tho' they come from the ends of the earth!<sup>42</sup>

Mais le rapport des voyageurs à l'ailleurs ne se confine pas dans ce "face to face" dont parle le poète, un face-à-face de deux "altérités cristallisées".<sup>43</sup> Comme j'ai voulu le suggérer ici, exploration et colonisation entrent dans des rapports variables, et l'impact de la rencontre qui s'opère par le paysage resurgit dans une transformation des représentations. On a lu que le paysage peut fournir un accès à des connaissances nouvelles, un accès à une interaction et à un partage inédit de représentations, comme il peut également exhiber une valeur fortement symbolique, idéologique ou identitaire. Dans cette perspective, les récits de voyage que nous avons lus ne relèvent ni d'un simple reflet mimétique d'un imaginaire ni d'une pure projection à efficacité symbolique, mais participent de processus épistémologiques et de transformations culturelles. Le paysage y apparaît globalement dans ses qualités de *relation*, comme un processus cognitif et représentationnel souple et ouvert sur les rapports entre l'homme et ce que Bergson, cité ici en exergue, pourrait appeler le "monde extérieur".

<sup>42</sup> Rudyard Kipling, *op. cit.*, p. 234 et 238. Dans son introduction à *Kim*, Alexis Tadié a bien montré que la tension récurrente chez Kipling, actualisée différemment dans l'œuvre romanesque, poétique et journalistique de l'écrivain, est elle-même construite par le colonialisme; la "structure" essentialiste du discours colonial est à ce titre assumée et reconduite par la critique évoquée dans le présent article. Voir Rudyard Kipling, *Kim*, préface d'Alexis Tadié, Paris, Gallimard, "Folio classique", 1993, pp. 24–25.

<sup>43</sup> Isabelle Surun, *op. cit.*, p. 38.

Le paysage apparaît alors comme une sorte de viatique qui permet de comprendre les manières dont des groupes d'hommes ont décrit leurs "ailleurs" et leurs "autres" en fonction d'une expérience vécue, d'une négociation entre un sujet et le monde, et de modes de socialités précis, plus ou moins clos sur eux-mêmes, plus ou moins aptes à rendre compte de l'amplitude de *relations*, mouvantes dans l'espace et dans le temps.

## Abstract

Although nationalism, colonial expansion, but also thorough scientific shifts are generally considered a tied set of issues at the end of the 19<sup>th</sup> century in Europe, this contribution suggests that comparing landscape in both British and French travel narratives to Tibet allows one to emphasize noticeably different *situations*. British travellers openly address colonial and strategic concerns, whereas French travellers tend to describe landscape according to a specific scientific evolution. According to these premises, the questions addressed in this paper are:

- Taking into account the fact that at this period European States consider landscape as participating in the construction of a national identity, what is the role of landscape when describing a foreign and previously unknown space? Is landscape only a projection of the travellers' own culture?
- Considering the general shift in scientific disciplines at the turn of the century, do the travel accounts give evidence of such changes in epistemological concerns and representational modalities and thereby contribute to the making of new representations of Tibet?

I argue that description of landscape in travel literature cannot be considered as a mere repetition of set representations but as a dynamic process involving a relationship between the traveller and the world.

